

LEÇONS SUR UNE PASSION INTERDITE.

On sait déjà à quoi s'attendre de la main infallible de Pedro Almodovar : un cinéma enraciné dans les sentiments extrêmes qui se réjouit dans les ruses et les contradictions et qui nous projette dans le sable mouvant de la vie contemporaine avec une telle maîtrise qu'on ne se rend même pas compte que nos pieds sont trempés. Comment y réussit-il ? Le mélodrame tordu, l'insouciant célébration de la sexualité dans toutes ses formes et figures, les couleurs éclatantes : cela devrait être une recette pour les plus dégoûtants exercices d'un certain maniérisme. Et pourtant, ça marche invariablement : le mélodrame chante avec authenticité, les cabrioles pansexuelles résonnent de sentiments, les couleurs primaires brillent joliment, en parfaite empathie avec l'embrouillement déployé devant nous.

De façon que quand on entend dire que *La Mauvaise Éducation* est un triangle émotionnel, on est bien prévenu. On sait qu'il s'agira d'un dodécaèdre tridimensionnel et psychosexuel de tournante complexité et brutal franc-parler, et pourtant, on prend soin d'y aller. C'est vrai, il y a un triangle au centre du récit, un triangle dont les angles sont deux jeunes garçons et un prêtre catholique ; rien de trop exceptionnel là. Mais Almodovar réussit à structurer son histoire autour avec une intelligence sous-entendue, changeant les cadres temporels, les récits dans le récit, qu'on n'est jamais tout à fait certain des schémas qui nous permettent de comprendre l'histoire.

Cela commence par quelque chose comme ça : Ignacio (le très charismatique Gael García Bernal) visite son vieux camarade d'école Enrique, qui à la façon est devenu un talentueux metteur en scène pour lui vendre l'idée d'une histoire basée sur leur jeunesse. L'histoire se concentre sur leur rapport malsain avec leur professeur et curé, le père Manolo. Enrique s'intéresse immédiatement à l'histoire et à Ignacio, mais il sent quelque chose qui cloche dans tout ça. Il décide d'entreprendre quelques

renseignements et finit par ouvrir une boîte de secrets sordides. Une boîte pleine de douleur et des paradoxes. Le moment le plus dur de l'histoire, la séduction du petit écolier par le père Manolo pendant une sortie de l'école, est représenté de la manière la plus touchante : le garçon chante «Moon River» à son futur agresseur. L'éponyme «mauvaise éducation» d'Ignacio est plein de tendresse et en même temps de cruauté. Almodovar déteste de nous faire juger ou plutôt il fait avancer son histoire avec une telle souplesse qui ne nous laisse pas le temps de juger.

Le metteur en scène intitule *La Mauvaise Éducation* son film noir, se révélant dans le romantisme désespéré de son protagoniste ainsi que dans une violence contenue – des plans visuels somptueux et staccato de cordes directement sorties de Hitchcock et Hermann – à la fois très stylisé et sincère. Il n'y a pas de *femme fatale* comme telle, mais il n'y a en a pas besoin : les trois personnages du triangle perdent tous leurs repères moraux, désorientés et pourtant inexorablement guidés par leurs désirs charnels. Cependant, le sexe est pour la plupart sans joie, un instrument de pouvoir plutôt qu'une expression d'émotion. Celui-ci n'est pas un film réjouissant, et malgré la caméra planant sur le mot «passion» dans les derniers cadres du film, on n'est pas convaincu que sa poursuite nous mènera nécessairement à un endroit heureux.